



PRINCESSE BARI
ROMAN
HWANG SOK-YONG

TT

Bari doit la vie à un chien, qui l'a rapportée entre ses crocs, après que sa mère l'avait abandonnée dans la forêt à sa naissance, désespérée que ce soit une septième fille. De ce sauvetage canin originel, Bari a gardé un flair infaillible. Douée de voyance, elle communique avec les animaux, s'immisce dans les pensées de sa famille, et court inlassablement après la liberté, dans la Corée du Nord des années 1990. Ce roman étrange, endurant et musculeux, est écrit comme filmait Ozu, à hauteur de chien. A l'affût des dessous de table, des coups bas, des échappatoires souterraines, il avance au ras du sol, sur les traces de son héroïne en cavale vers la Chine, puis la Grande-Bretagne.

En Corée, le chien est un animal à double tête : domestique et comestible, légendaire et culinaire. Hwang Sok-yong parvient à restituer toute l'ambi-

guïté de cette bête à laquelle Bari s'identifie sans le savoir. Il alterne les scènes oniriques, où la jeune fille oublie l'horreur de sa condition de fuyarde en s'en remettant à une chienne blanche imaginaire qui la conduit à l'esprit de sa grand-mère chamane, et les scènes réalistes, où elle tremble à l'idée d'être dévorée par le totalitarisme, comme un chien dans une soupe à l'ail. Moins rugueux que dans ses premiers romans (*Monsieur Han, Le Vieux Jardin*), Hwang Sok-yong déroule ici un fil plus soyeux, plus féérique, pour dire, encore et toujours, le chaos de l'exil. Chantre de la réunification de la Corée, il fait le récit d'une réunification intime, celle de Bari, femme morcelée à la recherche de son unité intérieure. — **Marine Landrot**

| *Barideki*, traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet | Ed. Philippe Picquier | 252 p., 19 €.